Le Nain jaune : journal politique, littéraire et financier...



. Le Nain jaune : journal politique, littéraire et financier.... 1866-08-22.

Nouvelle série. — Quatrième Année. TRENTE-CINQ CENTIMES N° 308. — Mercredi 22 Août 1866.

LE NAIN JAUNE
PARAIT
Deux fois par Semaine
LE MERCREDI ET LE SAMEDI

104 numéros par an
LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS SONT BRULÉS

Prix d'Abonnement
AU JOURNAL
LE NAIN JAUNE

PARIS		DÉPARTEMENTS	
Un An......	36 *fr.*	*Un An*......	40 *fr.*
Six Mois....	19	*Six Mois*....	21
Trois Mois..	9 50	*Trois Mois*..	10 50

BUREAUX
9, boulevard des Italiens, 9



Prix d'Abonnement
AU JOURNAL
LE NAIN JAUNE

PARIS		DÉPARTEMENTS	
Un An......	36 *fr.*	*Un An*......	40 *fr.*
Six Mois....	19	*Six Mois*....	21
Trois Mois..	9 50	*Trois Mois*..	10 50

BUREAUX
9, boulevard des Italiens, 9

LE NAIN JAUNE

Nous recevons du ministère de l'intérieur le communiqué suivant :

Dans une lettre publiée dans le numéro du 18 août du journal le *Nain jaune*, M. Gustave Courbet affirme que l'administration des Beaux-Arts lui a acheté, il y a un an, son tableau de la *Femme au perroquet*, moyennant 10,000 fr.

Cette assertion est absolument inexacte. Quand M. le surintendant des Beaux-Arts engagea M. Courbet à terminer cette toile, en lui promettant de s'en porter acquéreur à la clôture du Salon, aucune question de prix ne fût soulevée. Après l'Exposition, l'administration des Beaux-Arts, fidèle à cet engagement, proposa à M. Courbet d'acheter le tableau en question moyennant une somme de 6,000 fr. Ce fut alors M. Courbet lui-même, qui, élevant plus haut ses prétentions, demanda 10,000 fr. et refusa les offres qui lui étaient faites.

(*Communiqué.*)

SOMMAIRE

BULLETIN

—

Il faut convenir que la première quinzaine du mois d'août est singulièrement plus intéressante que la dernière, pour toutes les classes de la société française. Tous les appétits, toutes les ambitions sont en éveil : août n'est-il pas le mois des récompenses, des faveurs, des réjouissances publiques et privées? Depuis les couronnes de lierre des lycées jusqu'à la croix d'honneur, réservée aux fonctionnaires de tout genre, aux militaires comme aux poëtes, aux magistrats comme aux romanciers, tout le monde espère trouver son nom, soit sur les *palmares* de l'Université, soit dans les colonnes du *Moniteur*. Les gens qui espèrent sont des gens heureux. On peut ne pas leur envier les honneurs qu'ils attendent; mais la joie que ces honneurs donnent à celui qui en est comblé, qui peut en être témoin, sans en être touché? Les fronts s'illuminent, les lèvres s'entrouvent souriantes de bienveillance et de protection, les boutonnières, justement fières de servir enfin à l'usage auquel elles sont depuis si longtemps destinées, rougissent. Ah! ce serait un spectacle bien curieux et bien attachant, si l'on pouvait s'attarder à le contempler et à l'étudier dans ses détails, et oublier, pour ces petites joies d'une heure et de quelques hommes, les soucis continuels de tous les jours!

Les fêtes officielles sont terminées. Plus de drapeaux aux fenêtres, à part certains retardataires, derniers débris d'un enthousiasme qui s'engourdit et sommeille toute une année, pour se réveiller ardent et vivace, à point nommé, à jour dit et à époque fixe. On assure que le concours des étrangers a été très grand, comme de coutume; on ajoute que les illuminations présentaient suivant l'habitude *un coup d'œil féerique*. Il vaut mieux le croire que d'y aller voir, serait-on tenté de dire cette fois, après l'horrible catastrophe qui a marqué la fin de cette journée de plaisir offerte au peuple au nom du prince.

Paris entier a prêté une attention sympathique aux journaux qui ont apporté des détails sur cet accident terrible. Paris, la ville des foules, des masses innombrables, pressées et bruyantes, est toujours inquiet quand ces malheurs, hélas! plus faciles à prévoir qu'à éviter, éclatent et fondent, aux jours de fêtes monarchiques, sur de pauvres gens, victimes d'une curiosité qu'il comprend et qu'il partage. Les souvenirs abondent dans la mémoire des vieux habitants de la capitale; on fait des rapprochements; on reprend la tradition, on remonte les anciens âges, et on se rappelle que de fois déjà les réjouissances publiques données par nos rois à leurs amis et féaux sujets, ont été marquées de ce signe fatal de deuil et de désolation.

C'est que ce funèbre contraste entre les joies d'une fête et les afflictions qui la suivent est bien fait pour frapper l'imagination populaire. L'âme humaine est surtout émue des brusques revirements et des coups soudains de la mauvaise fortune. Et puis, l'histoire est là, avec ses enseignements, qui ajoute encore à l'effroi de ces scènes lamentables.

C'est d'abord la catastrophe des fêtes du mariage du dauphin, plus tard Louis XVI, avec Marie-Antoinette, la belle et souriante archiduchesse d'Autriche : plus de cent personnes périrent étouffées !

C'est ensuite l'incendie qui troubla les réjouissances données par Napoléon en 1810, quand il présenta aux Parisiens, ahuris et émerveillés de tant de faveurs de la fortune, la fille des Césars, l'archiduchesse Marie-Louise qu'il venait d'épouser à Fontainebleau.

Et lorsque Louis-Philippe voulut à son tour célébrer dans Paris l'heureux mariage de son fils aîné, le duc d'Orléans, prince royal, héritier présomptif du trône constitutionnel, avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, toute pleine de grâce et de modestie puritaines, qu'arriva-t-il? Nouveaux malheurs, nouvelles morts.

Enfin les même accidents, toujours effrayants et redoutables, se revirent au dernier anniversaire solennel des *trois glorieuses* journées de juillet; et avec le retour des mêmes deuils, revinrent aussi les appréhensions, les craintes exagérées et puériles, l'effroi causé par quelque mauvais sort que rien ne pouvait conjurer. Car, laissez la bride sur le cou à la peur d'une population affolée, et tout droit, si vous n'avez pas la tête ferme, la raison froide, vous serez entraîné à la suivre aux abîmes noirs et terribles où elle court se perdre.

Mais tout est calme, tranquille, paisible autour de nous. Nous n'avons ni trop froid, ni trop chaud, et le ciel, d'une teinte grise uniforme et constante, annonce que nous sommes, pour cette année, délivrés des ardeurs malsaines d'un été implacable et trop prolongé.

D'ailleurs tout le monde songe à partir. Nous touchons aux vacances, aux vraies vacances, non point à celles des désœuvrés pour qui c'est toute l'année fête, plaisir et repos, mais à celles des gens laborieux, de condition modeste et occupée, qui n'ont qu'un mois à peine à donner à un délassement nécessaire, dont ils sentent et goûtent tout le prix.

Chacun s'apprête : les magistrats au front déridé, à gagner leur terre patrimoniale de province; les avocats, dont la moustache repousse, à recommencer leurs courses annuelles au Righi ou à la Jung-Frau; les étudiants, à rejoindre leurs familles tout heureuses de revoir ces beaux garçons si pleins d'espoir et d'avenir, d'une humeur bruyante qui fait l'orgueil des mères, d'un aplomb sérieux qui donne à se réjouir à la naïve ambition paternelle. Nous sommes dans la saison des préparatifs sérieux de voyages et de départs. Jetez les yeux autour de vous. Les magasins de confection, d'habits de chasse, d'habits de voyage, les marchands de malles, de valises, de sacs, sont aujourd'hui plus fréquentés que les libraires, et Ferdinand Claudin, Lefaucheux, sans compter les autres armuriers, leurs confrères, reçoivent plus de clients en une journée par le temps qui court que pendant tout un mois du reste de l'année.

La santé de plusieurs personnages a donné ces derniers jours des inquiétudes assez vives à leurs amis.

Du Dauphiné, on a appris que M. Francis Ponsard éprouve les plus graves difficultés à revenir à un état meilleur et qui permette de compter sur une guérison sûre et prochaine. De Paris, on annonce que l'état de M. le comte de Montalembert est toujours si fâcheux, que l'on redoute pour le célèbre orateur catholique un transfèrement en Bourgogne déclaré nécessaire par ses médecins.

Entre ces deux académiciens, tous deux immortels et tous deux malades, il n'y a guère que ce rapprochement à établir. Mais si ce que personne ne souhaite, ils venaient par malheur à ne point triompher du mal qui les mine, alors ce serait bien différent, et peut-être verrions-nous des comparaisons s'établir entre eux, malgré la diversité de leur situation, de leurs aptitudes, de leurs talents et de leur destinée. Il serait à coup sûr piquant et instructif de rapprocher l'un de l'autre ces deux tempéraments si opposés : l'un, calme, posé, réfléchi, qui a réglé sa vie dès le premier jour, l'a consacrée, non sans profits ni faveurs, au culte des idées communes et courantes de la société française, et qui aura traversé l'existence sans s'y faire d'ennemis ardents comme aussi sans y conquérir une renommée trop éclatante; l'autre, fougueux, emporté, d'une violence égale dans le bien comme dans le mal, laissant après lui des haines trop justifiées et des admirations peut-être excessives, mais emportant le souvenir d'un homme qui a possédé la vraie force dans ce monde, la passion sans frein ni bornes, et à qui l'on serait disposé à tout pardonner, à cause de cette passion même, qu'il a su conserver au milieu de la somnolence générale.

Mais ce sont là jeux de rhétorique, et il faut désirer sincèrement que ce parallèle ne soit pas de longtemps mis à l'ordre du jour des chroniqueurs et des académiciens.

E. Spuller.

MEMORANDUM DE VOYAGE

(2e article)

—

Qui sait pourtant? La plus grande fatuité, peut-être en fait de voyage comme en fait de femmes, serait de n'en parler jamais. (*Inédit.*)

Port-Vendres, septembre 18...

.... Revenu de Collioure, — par le vent, toujours plus intense, et qui, de la rampe d'où on la découvre, semblait poudrer la mer de poussière. — Raffale à faire pencher les charrettes sur le bord, en abîme, de cette route, étroite et serpentante, entre la mer et les montagnes. — En rentrant, lu du Dickens, — *Nicolas Nickleby*. — J'ai le projet d'écrire une Etude sur Dickens, et je n'en connais encore que cent pages; mais je prétends que si *cent pages* ne donnent pas le *talent* d'un homme, elles donnent son *esprit* et l'esprit de Dickens m'est odieux. — C'est une espèce d'ironie qui vulgarise tout, une manière plate de regarder les choses. — Ce n'est ni son genre d'observation, ni ses conceptions, ni son drame, ni ses personnages qui me déplaisent, c'est son esprit *à lui*; ce n'est pas le livre, c'est l'auteur (*intellectuellement* l'auteur, bien entendu). — E... me reproche un parti pris. Mais E... se *trompe*, parce qu'elle *craint que je ne me trompe*. Je me laisserai fort bien prendre et pétrir par le talent de Dickens, s'il en a; mais eût-il du génie comme romancier qu'il ne m'en serait pas moins insupportable en son propre et privé nom...

Lundi 20.

Levé avant le jour pour une expédition dans la montagne, — à un village nommé Cospron. — C'est un nom grec, Κωσπρον, et qui même signifie une vilaine chose. Comment ce nom grec, que rien ne justifie, est-il tombé là?... Déjeuné chez des paysans, et comme eux, avec du raisin, une croûte frottée d'ail et ce vin huileux dont ils raffolent et qui ressemble à de la confiture en bouteille. — Je n'ai pas plus grimacé qu'Alcibiade devant le brouet de Sparte. — La chaumière, où je prenais ce repas méridional, est dans le fond d'un ravin, au *confluent* (s'il est permis de dire ce mot des choses solides), au confluent de trois montagnes. — Sur l'une de ces montagnes est l'église de Cospron, — plus pauvre encore que celle de Port-Vendres, — une chapelle, mais propre comme une cuiller de bois nettoyée. — Sur l'autel, un Christ en bois, mal sculpté, *gris-bleu* de ton, et qui fut doré autrefois, avec la très ridicule et très indécente jacquette blanche que les Espagnols mettent à leurs Christs. — Ce Christ est fort célèbre et fort honoré dans la contrée. — C'est une tradition qu'en revenant du Mexique, après l'expédition de Fernand Cortez, un vaisseau qui portait deux Christs, destinés à Jérusalem, fut battu d'une horrible tempête et que le capitaine fit le vœu de donner un de ces Christ à l'église de la première terre sur laquelle il aborderait. Or, il n'y avait pas d'église sur la terre qu'il toucha aux pieds des montagnes de Cospron. Pressé de remettre à la voile, il enterra le Christ là où son vaisseau avait touché. Longtemps après, un bœuf fouilla l'endroit avec sa corne, et l'on trouva le Christ qui fut porté à la chapelle de Cospron et qui y est l'objet d'une dévotion particulière.

Erré dans un bois et dans des champs de vigne, en proie à un soleil ardent, mais ne ressentant pas l'abominable et énervante chaleur dans laquelle on est infusé, au fond de cette tasse de Port-Vendres. Port-Vendres veut dire : *portus veneris*, port de Vénus, et cependant je ne crois pas que cette chaleur qui vous coule de si étranges mollesses dans tout votre être soit très favorable à l'amour. Il est vrai que *port* signifie un abri, un refuge et que dans un port on ne navigue plus. — Peut-être est-ce pour cela que les femmes ont en ce pays si peu de coquetterie. Elles ne font pas la moindre attention à la manière dont on les regarde, et cela sans superbe et sans hypocrisie, mais naturellement. Elles n'y pensent pas.

Revenu très-tard de Cospron, après des marches forcées. — En descendant les rampes des montagnes, j'ai laissé le vent du soir derrière moi et j'ai retrouvé le *bain marie* de *Port-Vendres*, cette chaleur qui amollit comme Capoue et qui n'en a pas les délices. — Diné, — Essayé de lire, — mais inattentif, tué de fatigue et de température, je me suis jeté au lit, appelant vainement la pluie et l'orage. C'est la chanson d'Hégésippe :

« L'oiseau que j'attends ne vient pas! »

Mardi 21.

J'ai appris aujourd'hui la mort du docteur R...é, l'homme de France peut-être le plus excellent dans son art. — Je l'ai connu en A..., où il vivait, sans en sortir depuis cinquante ans, ne se souciant pas plus des capitales et de la gloire pour lesquelles il était fait que s'il avait été sans génie, qui est toujours (le génie) plus ou moins une ambition. — Il était de l'école de Montpellier, autrefois si fameuse, et il avait connu Barthèz. — C'était un vrai et grand médecin. — Médecin avant tout, tandis qu'il y a tant de gens et même de beaucoup de talent qui, avant d'être médecins, sont physiologistes, animistes, anatomistes, vitalistes, etc., etc. — Il ne faisait point de livres — trop grand praticien pour cela, et par la raison qu'il était toujours sur la brèche — c'est-à-dire : au lit du malade, il n'avait pas le temps de composer des phrases pour le public ou pour les Instituts, qui sont aussi des publics. — D'ailleurs, l'âme de cet homme était logée là où les autres âmes ne pénètrent point. — Il est impossible à personne de dire quel motif, passion, sentiment ou manie, l'avait fixé dans ce désert des Landes qu'il n'a jamais quitté. — On l'appelait le médecin des Landes. — Peut-être n'était-il que médecin et ne jouissait-il que par la *vocation satisfaite*. Or, il y avait des malades dans les Landes, comme partout, et c'était assez pour intéresser sa vie et ne la déplacer jamais.

Il est mort à près de quatre-vingts ans, et on peut dire de lui qu'il a vécu par la force de son génie et par la perpétuelle surveillance de lui-même, car il était né faible, petit, délicat comme la plus délicate des femmes et il a passé cinquante ans, à cheval par tous les mauvais chemins des Landes, des fondrières noires qui ont fait inventer les échasses pour s'en tirer, et les mauvais temps et la nuit et le jour! — La vie du médecin de campagne est pire en fatigue que celle d'un officier de cavalerie ou d'un postillon. — Quand je l'ai connu, il n'avait plus qu'un souffle, mais jamais le plus habile flûtiste n'a conduit son haleine dans son instrument, comme lui conduisait son souffle de vie. — Je l'appelais le docteur *Pneuma*. — Les Grecs croyaient que l'âme était un souffle, mais moi je crois que le souffle de mon docteur Pneuma était une âme pleine d'impersonnalité, de patience et de sagesse. — Il était né violent à force de nerfs, *éolien* d'impression par sa délicatesse de femme (il devait ressembler à sa mère), mais quelle colophane il avait passée sur ses chanterelles nerveuses pour les adoucir jusqu'à la plus étonnante suavité! — On dit (ses contemporains) qu'il avait aimé les femmes longtemps, et que les jupons rouges des Landes qui sont les jupes de dessous, le connaissaient aussi bien que les jupons noirs qui sont les jupes de dessus, mais je ne croirai jamais au libertinage dans un pareil homme. — Le libertinage de l'abeille avec les fleurs, voilà tout! — Il a, comme l'abeille, *butiné* ici et là, quand son souffle avait l'ardeur de toute jeunesse, et puis le souffle s'est détiédi et il a fini par devenir pur, quoique curieux et vif encore, tout cela très-modulé comme toute sa vie, à cet homme qui savait ce que c'est que les sensations!

S'il n'avait pas été spiritualiste, il aurait été le plus habile et le plus profond des Epicuriens, mais il était spiritualiste, et c'est même le spiritualisme qui l'a rendu en ces dernières années au christianisme, dont ses études spéciales, sa vie occupée et les influences humaines qui nous passent sur la tête à tous, l'avaient un peu et longtemps écarté. — Il avait traversé une époque effroyable pour l'impiété et le *mauvais ton* dans l'impiété, l'époque du Directoire et de l'Empire, cet arrière faix de la philosophie du dix-huitième siècle, mais il était dans les Landes et *à ses malades*, avec la spiritualité de l'Ecole de Montpellier autour du cerveau, et il échappa aux doctrines, qui pourrissaient tout alors dans les sciences physiques et naturelles; aussi, quand plus tard la réaction se produisit, se trouva-t-il de niveau avec la réaction. — Je l'ai vu lire Tessier et y prendre goût. — D'ailleurs très au courant de la *littérature de sa science*, et quoi qu'au fond des Landes et dans la bourgade la plus prosaïque, la plus plate et la plus ignorante, suivant de cet œil lucide qu'il avait dans l'esprit comme dans le visage, les observations et les progrès de la médecine générale en Europe et dans le monde, et il la jugeait d'autant plus haut qu'il ne tenait à rien ni par les relations, ni par les Académies, et qu'il ne voyait que la vérité.

Les services qu'il a rendus, l'imposante réputation qu'il avait depuis Bordeaux jusqu'aux Pyrénées, le respect de sa science, parmi les hommes qui la cultivent, tout cela était grand, et le souvenir s'en gardera longtemps, malgré la précipitation avec laquelle l'homme se porte à l'oubli et l'ingratitude, mais hélas! il n'appartiendra pas à la grande Histoire, et dans un siècle, par exemple, qui saura qu'un homme supérieur comme lui, — un grand médecin digne des plus grandes époques — aura existé?... Nul ne le saura et il sera mort tout entier comme ces hommes qui portent tout dans leur tête et l'emportent... sans avoir jamais déposé, dans un livre ou dans un commentaire, le fardeau de leur supériorité.

Quand je le connus, ce touchant grand homme du *Cimetière* de Gray, c'était un petit vieillard pâle, mince à se rompre, au corps flottant dans une longue redingote bleue dont les manches très-larges, et à parements *à bottes*, — comme on disait autrefois — laissaient passer deux mignonnes mains d'un blanc nacré et azuré par les veines, très-spirituelles, très-effilées, très-fines, très-*artistiques*, comme aurait dit le Capitaine d'Arpentigny, le chiromancien, — des mains d'un toucher presque incorporel, faites de toute éternité, pour palper l'infirmité et la souffrance et interroger les frêles balan-

ciers de la vie! — Le corps, à l'œil, n'existait pas. — Il ne se revélait que par ces mains qui devaient *se fondre* dans l'accouchement pour tenir moins de place et *subtiliser* (belle expression du peuple!) le secret des artères. — Le visage, qui avait été très-beau, d'une beauté tout à la fois sagace et placide, était long et mince, avec un nez d'une finesse et d'un mouvement de narines qui, seul, l'aurait fait nommer le docteur Pneuma, quand l'être tout entier de cet homme fragile et puissant, n'aurait pas eu la diaphanéité d'un souffle! — Habituellement coiffé d'un bonnet de soie noire, pardessus un bonnet de coton blanc, lequel laissait échapper vers la tempe une mèche de cheveux purs et luisants comme l'argent, il ressemblait à quelque mystérieux alchimiste, occupé de chosessurnaturelles, et comme tous les hommes d'une physionomie très-noble, qui transmuent les choses en les portant, il donnait je ne sais quelle, mais incontestable noblesse à ce bonnet de soie noire, si grotesque sur les têtes communes! —Pour mon compte, je n'aurais pas plus respecté la calotte du grand Corneille que ce bonnet noir!

Le visage, d'un blanc de porcelaine, aigu dans l'en bas — un triangle renversé! — comme celui des êtres plus intelligents que passionnés, s'élargissait dans l'en haut, et un front étoffé dont on sentait la voûte largement développée sous les deux bords des deux bonnets superposés, couronnait et achevait bien ce visage, âme et esprit, bien plus que chair! — Il était sillonné de ces espèces de rides droites qu'on appelle « les marches du palais » et qui sont les rides ordinaires des esprits rectes, le sillage de la vie, qui fut sans bouleversements et sans tempêtes. — Les yeux pleins de lumière et très doux étaient ceux d'un *voyant* inaltérable. C'étaient de ces yeux dont la couleur disparait dans l'expression, comme les traits du visage disparaissent dans la physionomie; mais le trait caractéristique du Docteur R...... était la bouche, fine comme tout le reste de sa personne et démeublée par le temps, qui n'y avait laissé qu'une grande palette blanche, laquelle y brillait dans un charmant rire silencieux, plus spirituel cent fois que s'il avait été sonore! — Ce rire, sans vibration et pour les yeux, qui rappelait le rire du Bas-de-Cuir de Cooper, appuyé sur son fusil de chasse, s'idéalisait sur les lèvres de cette créature transcendante et donnait à mon docteur Pneuma quelque chose de mystérieux, de solennel et d'étrangement comique tout ensemble. Evidemment il avait pris l'habitude de ce rire au lit des malades, dans ces chambres où tout bruit doit s'éteindre, où l'on marche sur la pointe du pied, où l'on parle bas, où la pauvre inquiétude entend battre son propre cœur... Le docteur *riait bas!* Dans l'instantanéité du rire (tout ce qu'il y a de plus involontaire), cet homme, de vocation si spéciale, se retrouvait médecin!

Je ne crois pas que pour un romancier qui voudrait peindre avec les nuances les plus *décomposées* la Médecine, le Génie médical, incarné dans un homme, on pût trouver un type plus riche, plus varié, plus un et plus complet....

Aujourd'hui, temps orageux, — chaleur sous-nue, — impossibilité de sortir. — Journée *at home*. — La rêverie est ici plus qu'ailleurs l'ennemie du travail, — dans ce pays où les grands évènements de la journée sont une barque qui traverse cette *mer-lac* que j'ai sous les yeux et les différentes nuances des eaux. — Vers midi, spectacle inattendu et féerique! — Un mirage du Danemark ou de Norwége. — Une brume a tout à coup voilé les montagnes. Elles se sont fondues dans une estompe d'opale, et la mer, devenue de la couleur des perles, a fait l'effet d'un vaste *fiord* perdu dans une perspective vaporeuse. — Ah! le Nord! Que le Midi me semble chétif en comparaison! et que la nature du Nord est supérieure! Est-ce là une illusion de lointain que la réalité doive détruire?... — Dans le Midi, ce qui me frappe pour les choses comme pour les personnes, c'est le manque absolu de distinction.

J. Barbey d'Aurevilly.

(*Sera continué.*)

ALFRED DE MUSSET ET FANTASIO

AU THEATRE-FRANÇAIS

—

I

Un poète — c'est-à-dire un homme d'imagination sans cesse surexcité par le rêve et d'impressions sans cesse renouvelées par les contre-coups fugitifs des choses extérieures — (c'est ainsi que beaucoup d'écrivains comprenaient le poète, il y a trente ans) — cherche un beau soir d'été, — après avoir vidé plus d'une fois son flacon et son âme, — à se soustraire aux griffes de ses créanciers. Il imagine, entre un sourire et une larme, de se réfugier dans le palais même de son souverain, comme successeur d'un pauvre bouffon qui vient de se laisser mourir après un bon mot; puis, sous ce déguisement de Triboulet, il empêche le mariage odieux de la princesse avec un petit monarque ridicule, et finit par se faire aimer d'elle.

Tel est le cadre bien simple où se déroule une des plus charmantes productions d'Alfred de Musset, une de celles où l'on voit le mieux se refléter l'une sur l'autre et même chatoyer les facettes étroites, mais étincelantes, de ce talent incomparable, si spontané et si réfléchi, si complexe et si harmonieux, si élégant, même lorsqu'il s'enfonce dans les fanges orgueilleuses de la bohème, et si naturel, même lorsqu'il s'amuse aux subtilités du marivaudage, et qui aurait été le premier écrivain du siècle, s'il avait eu l'âme assez large pour contenir les vastes inspirations.

Aussi le succès de *Fantasio* n'a pas été douteux un seul instant, et c'est un succès de bon aloi, sinon un succès durable. Nous avons entendu des gens d'esprit qui, dans leur enthousiasme, ne craignaient pas d'attribuer à l'auteur de *Fantasio* un génie shakespearien. Notre admiration ne saurait monter à cette hauteur exagérée.

Les caprices les plus fantastiques de Shakespeare sont inspirés par un sentiment intime de la réalité humaine, par une philosophie supérieure; ceux de Musset se rattachent à une sorte d'ébriété d'une intelligence qui s'égare et se surmène dans le vide, tout en gardant sa noblesse. Chez le premier, la grâce semble sortir de la profondeur même de la pensée, elle peut se comparer à une fraiche touffe de fleurs sauvages et inconnues qui sépanouit aux bords d'un abîme; chez le second, elle n'est que le reflet ingénieux d'un mélange d'esprit délié et de sensibilité féminine, et même un peu maladive. Dans l'auteur du *Songe d'une nuit d'été*, tout est invention, tout est création originale; dans Musset, le procédé littéraire, quoique merveilleusement dissimulé, se trahit sans cesse pour un esprit délicat, et ce procédé est toujours le même : un élan de sentimentalité presque mystique arrêté brusquement par une réflexion amère de demi scepticisme; un peu de Marivaux mêlé à du Lamartine de second ordre, et coupé d'une façon inattendue émue et charmante par du Byron médiocre. Mais qu'importe? Il y a des places illustres à prendre dans le Panthéon littéraire, même bien au-dessous de Shakespeare, de Goëthe, de Lamartine ou d'Hugo. Quelle langue admirable que celle de Musset, bien qu'elle ne soit admirable que par son art à étreindre complétement les idées de second ordre! Quelle aisance limpide et toujours élégante de style! Quel plaisir, surtout quand on a été contraint de contempler les grossièretés immondes ou les fadeurs flasques de notre scène contemporaine; quel plaisir et quelle vengeance d'assister à ce défilé rapide et délicat de situations étranges sans être forcées, et de dialogues toujours nobles bien qu'un peu hasardés, qui semblent s'envoler en pleine liberté dans un monde, sans géographie précise, entre ciel et terre, monde singulier où rien ne sent l'effort, la contrainte, la dégradation, où les larmes elles-mêmes ont leur sérénité indéfectible; monde féerique qui ne connait pas, il est vrai, les saintes âpretés des sentiments sublimes, mais qui échappe à toutes les trivialités, même aux trivialités du sens commun si nécessaire à notre pauvre planète, et où chaque nature d'êtres, même celle que l'on devrait blâmer dans notre vie humaine, s'épanouit à l'aise dans la grâce et la jeunesse de sa liberté incorruptible!

II

L'auteur de *Fantasio* s'est peint lui-même dans son héros; de là une sincérité d'inspiration et une vérité d'expression qui ne se démentent jamais. A chaque mot que prononce Fantasio, nous nous sentons en face d'un homme réel, d'un homme vivant, dont les larmes et les railleries venaient d'un cœur peu profond, mais d'un cœur vivement et complètement, quoique passagèrement ému. Aussi, bien que le premier acte de la pièce soit presque tout entier consacré à une longue analyse psychologique du poète, et que cette analyse tombe trop souvent dans des mignardises prétentieuses, on écoute sans fatigue, et on n'écoute pas seulement, parce qu'on est sous l'enchantement d'une langue merveilleusement nuancée et où chaque phrase coule de source, et cependant renferme sa perle précieuse; on écoute parce qu'on voit une âme, on écoute parce qu'on éprouve pour cette âme une involontaire et invincible sympathie.

Sans doute, cette sympathie est loin d'être parfaitement saine. Au fond, Fantasio, tel qu'il est sorti des rêves et de la vie même de Musset, est un être très-inférieur, à moins qu'on ne le considère comme une de ces créations tellement individuelles de la nature, qu'on ne saurait, en bonne justice, leur attribuer de place dans la hiérarchie des existences. Musset a voulu faire de *Fantasio* la représentation idéale et la glorification du poète; mais c'est qu'il ne voyait dans le génie poétique qu'une sorte de puissance passive de recevoir tour à tour tous les reflets, toutes les impressions du monde extérieur, sans jamais faire émerger un principe de ces reflets, sans jamais réagir contre ces impressions pour les concentrer et les dominer du haut d'une idée supérieure. L'homme qui était une émotion perpétuelle et une émotion sonore, l'homme que tous les souffles du ciel et de la terre, du connu et de l'inconnu, font tressaillir comme une harpe éolienne, l'homme qui rit, pleure, aime, déteste, croit, raille, prie, maudit, au gré de tous les événements, méritait à ses yeux et aux yeux de la plupart de ses contemporains, le nom d'artiste supérieur. Ainsi, pour être artiste et poète, il fallait, suivant ces messieurs, se livrer au flot fatal et divers de la vie, renoncer à toutes ces convictions vastes et fortes qui ramassent l'âme tout entière en quelques sentiments vainqueurs, laisser là ces desseins réfléchis et mâles, qui ramènent tous les actes d'une longue existence à la poursuite austère d'un but souverain. La poésie était l'éparpillement de l'âme; et le désordre de la vie extérieure, dont on faisait le signe distinctif des intelligences vraiment inspirées, n'était que l'effet et le contre-coup d'un désordre intime, d'une sorte de fluidité psychologique, où aucune sensation ne pouvait devenir idée, où il n'y avait place pour aucune résolution virile.

Tel nous est représenté Fantasio, et très certainement un moraliste sévère trouverait beaucoup à reprendre dans une telle peinture. Les vrais poètes, les poètes immortels, qui sont restés dans la tradition du genre humain, Homère, Dante, Shakespeare, Molière, Goëthe, n'ont point voulu être et n'ont point été ces choses légères et sans consistance, ces vains reflets du monde, ces miroirs passifs de la nature que Musset a si noblement et si follement glorifiés. Tous, ils se sont mêlés énergiquement, bien qu'avec une sérénité indéfectible, à l'œuvre de leur temps; tous, ils ont assujetti leur vie et leur pensée à un plan souverain; tous sont liés à la trame éternelle de l'histoire, et c'est pourquoi leur mémoire ne saurait périr. Mais que Musset survive ou ne survive pas, il a donné à ses contemporains des créations vivantes, parce qu'elles étaient tirées des sensations sincères de sa propre vie. Fantasio peut nous irriter, quand nous réfléchissons et que nous prenons le scalpel; cette longue tyrolienne de sentiments divers et disparates qui le font passer, avec une rapidité inouïe, à travers la gamme de toutes les notes humaines, a quelque chose de heurté et de maladif. Mais cette maladie, toujours noble et charmante qu'il éprouve, n'a-t-elle pas été celle du poète lui-même? n'est-elle pas la maladie naturelle des époques de transition où les esprits flottent confusément entre les idées à moitié évanouies d'hier et les idées encore incertaines de demain? Laissons-nous donc aller naïvement à la sympathie que nous inspire Fan-

tasio ; la postérité le jugera, et ce sera elle qui l'admettra dans son Panthéon impérissable ou qui le laissera à la porte parmi les ombres vaines qui n'ont pas assez de force pour s'emparer de l'immortalité.

A côté de Fantasio, Musset a su dessiner, sans prétention et comme en se jouant, un type vraiment merveilleux, c'est le duc de Mantoue, celui qui prétend à la main de la princesse. Il a une naïveté de bêtise qui s'épanouit en une fleur superbe, et ce qu'il y a de plus charmant, c'est qu'il s'attribue des raffinements inconnus de prévoyance et d'habileté. Avec tout cela, rien de déplacé, ni de forcé. C'est une caricature, si l'on veut, mais une caricature exquise par le fini des traits et presque suave par l'élégance de la forme. Le poète a résolu ici ce problème en apparence insoluble : exprimer, dans toute son essence et pour ainsi dire dans sa perfection idéale, la sottise couronnée ; mettre l'imbécillité unie à la puissance dans une telle lumière que sans cesser d'être burlesque elle devienne poétique !

Et c'est en cela que se révèle, dans sa souplesse et dans sa fécondité, le talent de Musset. Ce n'est pas seulement le poète fantaisiste qui est animé et vivant dans sa féerie dramatique : le roi idiot qui a foi en lui-même, Marinoni le courtisan, la vieille duègne qui a la tête affolée des romans de chevalerie, tous les personnages, même les personnages secondaires, ont leur physionomie et concourent harmonieusement à l'impression générale de la pièce.

Delaunay, qui remplit le rôle de Fantasio, a enlevé tous les suffrages par la finesse élégante de son jeu au troisième acte. Dans le premier, dans cette scène difficile et longue où le héros s'analyse lui-même, il s'attache trop peut-être aux nuances fugitives, il souligne des traits qui devraient être moins en relief, et il tombe plus d'une fois dans le genre précieux. Au second acte, quand il arrive affublé du triste appareil et des difformités apparentes du bouffon de cour, il n'échappe pas au défaut contraire ; le poète délicat disparaît trop sous le Triboulet d'occasion ; et c'est là, suivant nous, un contre-sens fâcheux. Que M. Delaunay relise, avec son intelligence pénétrante, cette partie de son rôle ; il verra avec quel art ingénieux et vrai Musset évite de faire parler Fantasio en fou vulgaire et grotesque. La princesse qui l'écoute s'aperçoit bien vite que son prétendu bouffon n'est pas ce qu'il affecte d'être ; elle se demande s'il n'y a pas là quelque mystère ou quelque trahison. C'est le privilége des natures vraiment nobles qu'elles ne peuvent s'abaisser, alors même qu'elles le veulent.

FRÉDÉRIC MORIN.

EN L'AN DE GRACE 1866

—

LE POÈTE.

Dieu, d'une blonde insouciance,
Dore notre front de vingt ans ;
Et nous mettons notre science
En deux vers, d'amour palpitants.

Que nous importe qu'en ce temps
La palme soit à la finance,
Quand ne coûtent rien le printemps,
Le soleil et l'azur immense !

Rimer est un si doux plaisir !...
Il est vrai qu'on peut *nous saisir* ;
Mais on ne peut rien sur notre âme !

Remplissons nos coupes de vin,
Nos cœurs de l'amour d'une femme,
Et chauffons-nous au feu divin !

LA RÉALITÉ.

Fanfaron !... voyant ta folie,
Moi, qui t'aime, j'ai tressailli :
Sans grimacer, tu bois la lie
Que te verse un siècle vieilli ;

Tu caches la mélancolie
De ton pauvre cœur assailli
Par la foule, injuste, avilie,
Dont ton vers est mal accueilli ;

Mais quand sonne la douzième heure,
La nuit, tout seul en ta demeure,
Sans feu, sans argent, — sans amour,

Je souffre des larmes qu'essuie
Ce manteau de philosophie
Dont tu te drapes tout le jour !

LÉON CHARLY.

HISTOIRE
D'UN
FAIT DIVERS

(NOUVELLE)

—

Suite.

Olivier Martel, fils d'une famille du Berry, venait, à 23 ans, d'hériter de son père une fortune considérable. Au bout de six mois de deuil, il était arrivé à Paris, sous prétexte de placer ses fonds, avec l'intention d'en dépenser une partie à vivre dans ce Paris dont il rêvait ; c'était une nature naïve, audacieuse, pleines d'aspirations, indécises encore. Il connaissait M. Levert, le mari de Victorine, qui l'avait mis en relation avec M. Talmant. Dès la première visite, faite avec Mme Levert, il avait vu Emmy, et cette douce et gracieuse figure l'avait si vivement frappé, qu'il fut sur le point, le lendemain, d'obéir à la raison qui lui conseillait de partir pour Londres, et peut-être pour New-York.

Mais c'était un garçon plein de politesse, et il ne put se résoudre à manquer si gravement à M. Talmant, qui lui avait parlé d'une excellente affaire, et qu'il s'était engagé à revoir.

Peu de jours après, Victorine lui avait appris qu'Emmy n'était pas heureuse. Il l'avait deviné déjà, et il avait formé la projet de l'enlever, quand il aurait pu se faire aimer d'elle, projet qui lui paraissait plein de délicatesse. Il avait pour excuses une passion vraie, sa bonne foi et la morale flottante de son époque. Il avait tout de suite conquis l'enfant, complice ordinaire et victime naturelle de ces trahisons domestiques. Olivier, lui aussi, depuis quelques jours, était bien heureux, car il espérait d'être aimé, avec assez de doute, toutefois, pour que le charme d'espérer encore augmentât son bonheur.

Les choses en étaient là quinze jours après la scène de la rue Dauphine, quand un dimanche matin M. Denjot entra chez sa fille. M. Denjot ne sortait jamais que le dimanche, et il était déjà venu huit jours auparavant, mais un peu tard ; Gervais était déjà sorti. M. Denjot n'avait pas été fâché peut-être de ruminer tout ce temps l'allocution qu'il devait adresser à son gendre. Franchement, il était mal à son aise M. Denjot, bien que sa toilette et son air fussent solennels ; mais son gendre l'intimidait, et si sa femme ne lui eût fait un devoir absolu de cette démarche, il eût certainement trouvé des raisons de s'en dispenser.

On allait déjeuner. Emmy, en entendant la voix de son père dans le corridor, courut l'embrasser, un peu inquiète et voulut l'entraîner dans le salon. Mais il la repoussa doucement :

— Ton mari est-il là ? je veux lui parler.

— Il est dans son cabinet, murmura la jeune femme, et plus bas encore elle ajouta : Que veux-tu lui dire ? Non. Viens, je t'en prie. Nous causerons.

— Laisse-moi, ma petite, c'est une chose que je dois faire ; il faut que ton mari sache que tes parents n'entendent pas que tu sois malheureuse. Ah ! par exemple ! c'est bien pour ça que nous t'avons mariée !

En même temps, il heurtait à la porte du cabinet.

— Entrez, dit M. Talmant.

— Emmy tremblante s'éloigna.

Il y avait dans les traits du bonhomme, dans son attitude et dans les gants noirs qu'il avait mis, quelque chose d'inusité qui agaça dès l'abord M. Talmant. Il offrit en silence un fauteuil à son beau-père.

— Il faut bien que je vienne vous voir, Gervais, puisque vous ne venez plus chez nous.

Et Denjot toussa un peu.

— Je suis fort occupé, monsieur, vous le savez.

— Sans doute, sans doute ; mais il y a occupations et occupations. Quand on est bon mari et bon père, on s'occupe de ses affaires et puis de son intérieur. On ne peut pas toujours faire le jeune homme ; on a des devoirs, et quand on possède une femme charmante, un bijou d'enfant, eh bien, monsieur, c'est tout ce qu'il faut à un honnête homme et....

— Où voulez-vous en venir ? demanda M. Talmant, dont les sourcils se froncèrent.

— Vous le savez bien, monsieur. Ma fille a eu connaissance de votre conduite, et ça ne pouvait pas manquer de lui faire un grand chagrin....

M. Talmant se leva :

— Ceci ne regarde que moi, monsieur. Croyez-vous que je m'en vais écouter humblement vos remontrances ? Je ne suis plus d'âge à être en tutelle. Je fais ce qui me plaît.

— C'est juste, balbutia M. Denjot. Mais vous avez promis de rendre ma fille heureuse....

— C'est sa faute. De quoi se mêle-t-elle ? A-t-elle le droit de m'espionner ? Je n'ai pas de maîtresse chez moi ; donc, elle n'a rien à voir à ma conduite.

— Je ne dis pas, monsieur, je sais bien que c'est la loi. Pourtant, si vous nous aviez parlé comme ça le jour du mariage.....

M. Talmant poussa un éclat de rire sec :

— Evidemment ! Que voulez-vous, monsieur, il y a deux manières de comprendre la chose, à ce qu'il paraît. Dans ce temps-là j'étais de votre avis : les lois du cœur ! la justice ! l'amour !... Pour le moment, je trouve que l'autre manière vaut mieux.

— Monsieur, permettez-moi de vous dire que ceci est du cynisme.

— Comment ! mon cher monsieur, du cynisme ! Quand j'observe et vénère la loi ? Prenez garde !.... Et puis, M. Denjot, entre hommes, voyons, n'est-il pas puéril de tant se fâcher ? Que diable ! chacun n'a-t-il pas eu ses petites incartades, dans le temps, hein ?

C'était une allusion sans doute à quelque phase de la vie du bonhomme ; car au moment où son gendre, en disant ces mots, le regarda en face d'un air ironique et insultant, M. Denjot se troubla, et bégaya des mots incohérents. Mais, tout à coup, le père domina tout en lui.

— Tout ça ne signifie rien, s'écria-t-il. La vraie loi, la vraie justice, la raison des raisons c'est que ma fille doit être heureuse. Qu'est-ce qu'elle a donc fait pour ne l'être pas ? Si vous voulez votre plaisir, vous, est-ce qu'elle a mérité de passer sa vie toute seule, sans autre joie que celle d'élever une petite fille — pour que celle-ci peut-être soit malheureuse à son tour ? Quand on ne veut pas rester attaché à une femme, on ne doit pas se marier ; au moins on ne trompe personne. Belle et charmante comme elle l'est, notre Emmy, la voilà donc, elle aussi, épousée comme pour son argent et tenue à la gêne pour vos affaires et pour vos plaisirs ! Elle n'a rien à elle ! Vous lui avez pris sa dot, son bonheur, sa liberté, tout ! Et c'est pour ça, croyez-vous, que nous élevons nos filles, pour que vous jouissiez de notre bien en les tenant à la chaîne ! Ma foi, c'est trop fort ! ça ne se peut pas ; je ne le veux pas ; j'empêcherai ça ! Je l'empêcherai quand je devrais... car enfin, il est impossible que des choses comme ça soient souffertes dans le monde. Il y a des pères ! Ah ! si j'avais su !...

M. Talmant s'était rassis à son bureau ; il sifflotait entre ses dents. Evidemment, M. Denjot lui agaçait les nerfs au plus haut point. La main crispée sur le bras de son fauteuil, il se réfugiait dans l'ironie pour échapper à la colère. Il sourit :

— Ne vous emportez pas comme ça, M. Denjot.

Vous n'avez rien à faire. C'est moi qui suis, de par la loi, le seul protecteur d'Emmy et... son maître en même temps. Ne savez-vous pas que si je lui ordonnais de rompre toute relation avec vous, elle serait forcée de m'obéir?

— Monsieur! s'écria le père, nous ne sommes pourtant pas dans un pays où la loi autorise tous les crimes. Il faudra voir....

— Je vous demande pardon, elle autorise tout, sauf les sévices et la dilapidation des biens. Je ne l'ai point battue, du moins nul n'en peut témoigner; je fais de bonnes affaires et la dot de votre fille est en sûreté; vous n'avez pas à vous occuper du reste.

— Et elle ne dispose de rien! Elle ne peut pas se permettre une fantaisie! Vous allez de côté et d'autre vous amuser, vous! et la laissez seule; et si elle se permettait d'aller aux spectacles et aux réunions sans vous, on la croirait légère ou malhonnête et vous le lui défendriez. Que voulez-vous donc qu'elle fasse? Enfin, elle n'a que vingt ans! Elle a sa fille, je sais bien; mais on ne se marie pas seulement pour être mère; on se marie aussi pour avoir un mari. Que vous a-t-elle fait? Elle s'est toujours bien conduite; elle est douce, bonne, tout le monde l'aime. Il n'y a que vous qui, après l'avoir adorée, à présent, ne l'aimez plus. Et puis, croyez-vous que c'est pour fournir à vos débauches que j'ai travaillé? C'était pour elle, ma pauvre petite! Vous la privez de son bien, vous la volez!

Gervais haussa les épaules.

— Pas de gros mots, monsieur, dit-il.

Mais le vieillard reprit avec emportement en se levant :

— Ah! vous avez tous les droits sur elle! Son argent, son bonheur, tout! Moi, je vous dis que ça n'est pas possible. Vous n'avez pas le droit de la tuer, peut-être? Eh bien! n'est-ce pas tuer une femme que la rendre malheureuse? La santé, d'abord s'en va peu à peu, et puis vient une maladie et... l'on meurt. Et vous croyez que je souffrirai cela? Je vous attaquerai partout, devant tous les tribunaux; je dirai du mal de vous; on saura ce que vous êtes....

— Et vous perdrez partout, cher monsieur Denjot. Que voulez-vous? la loi est la loi : la femme appartient à son mari, corps et âme, sauf les biens; avec cette restriction qu'il n'est pas permis de la battre; mais vous sentez bien...

Il se leva aussi, s'approchant de son beau-père et baissant la voix :

— Tenez, à votre place, cher monsieur Denjot, moi, je ne trouverais pas prudent d'irriter comme cela le mari de ma fille, un homme qui peut tout contre elle; car enfin, vous le sentez, dans ce tête-à-tête à huis-clos, où l'autorité du mari règne, tout est possible : la femme, non-seulement physiquement faible, mais privée de tout droit; l'homme non-seulement vigoureux, mais armé de tous les pouvoirs... Oui, à votre place, je prendrais bien garde. Le public n'est pas toujours-là. Le scandale même, ce scandale que les femmes craignent tant, parce que le monde le leur tient à déshonneur, il n'est pas toujours facile. Voyons, supposez que nous sommes seuls, elle et moi ici, comme nous le sommes vous et moi. Il fait nuit, la bonne dort là-haut, au sixième. Ma foi, les plaintes de votre fille, ses reproches, ou bien le souvenir de ceux de ses parents, m'agacent les nerfs. Je cède à la colère; je la prends par le cou — remarquez bien, elle ne peut pas même crier — et je martèle un peu le mur avec sa tête. — On peut avoir de ces moments-là. — Ça ne paraît pas; ou bien, rien ne prouve que ce soit moi : puis encore, le respect humain, la crainte de violences nouvelles, la faiblesse de volonté cultivée par l'habitude, la séquestration même, enfin la famille, le nom, l'enfant, tout cela. Une femme peut souffrir ainsi des années sans qu'on le sache, ou que rien le puisse prouver, et, dans cette situation, un coup maladroit, la peur, la fatigue, que sait-on? Une fièvre peut venir qui devient bientôt mortelle; je vous le répète, ce n'est pas prudent.

— O mon Dieu! s'écria le pauvre vieillard en joignant ses mains tremblantes, j'ai donné ma fille à un scélérat!

André Léo.

(La suite au prochain numéro).

MEMENTO

—

Il était question depuis longtemps de construire à Paris une immense salle où, comme à Londres, se tiendraient un café-concert, un bal, un théâtre, des acrobates et des danseurs. L'entrée en est complétement libre et les consommations sont taxées à des prix très-modérés.

Il paraît qu'aujourd'hui une grande société se forme par actions, pour élever sur le boulevart du Prince-Eugène cette immense cité du plaisir. On m'assure même que trois grands banquiers de la capitale auraient déjà réuni une somme de 1,500,000 francs pour en commencer immédiate- les travaux.

— M. Ponsard est très-gravement malade. Sa santé inspire de vives inquiétudes à sa famille, ainsi qu'à ses amis.

— On sait que Fraschini devait créer le rôle de Don Carlos dans le nouvel ouvrage de Verdi. Ce célèbre ténor vient de refuser ce rôle, et il sera remplacé par M. Morère qui a été engagé instantanément.

— Dimanche dernier, a eu lieu à Sceaux la distribution des prix accordés aux ouvriers qui suivent les cours du soir, fondés dans cette ville par l'Association polytechnique.

La séance a été fort brillante. Des discours ont été prononcés par M. le sous-préfet, par M. Martelet, vice-président de l'Association, au nom de M. Perdonnet, président, et par M. de Lapommeraye, chargé de présenter le compte rendu des travaux de la section.

La section de Sceaux, qui a donné de prompts et réels résultats, s'est surtout distinguée par le succès des conférences faites dans cette ville ainsi qu'à Bourg-la-Reine, conférences dans lesquelles on a entendu M. Legouvé, de l'Institut; MM. Barral, Félix Hément, Jules Barbier, Daudet, le docteur Riant, etc.

M. le ministre de l'instruction publique accorde aux élèves un prix d'honneur et deux livrets de caisse d'épargne. Le prix d'honneur a été décerné à un ouvrier serrurier, le sieur Brindejonc. Son Excellence a conféré en outre le grade d'officier d'académie à M. Henri de Lapommeraye, chef du service des pétitions au Sénat, qui avait été le fondateur de l'enseignement dans la contrée.

— Laferrière doit créer le principal rôle dans *les Amours de Paris*, le drame de MM. D'ennery et Lambert Thiboust, qui sera joué cet hiver à l'Ambigu-Comique.

Au même théâtre, l'on parle d'une grande pièce en vingt tableaux de MM. Ponson du Terrail et Jules Dornay, intitulée *les Tripots*.

— Les échos de la Gironde nous apportent jusqu'ici le bruit des succès de Suzanne Lagier à Bordeaux. Un jeune poëte se présenta l'autre jour chez la gracieuse étoile de l'Eldorado, armé d'un rouleau de papier, et lui tint ce langage :

« Mademoiselle, je vous apporte deux chansons que j'ai écrites spécialement pour vous, et je vous prie de vouloir bien me dire franchement quelle est celle que vous trouvez la meilleure... ? ».

Suzanne Lagier prit la première de ces chansons que lui offrit le poëte, la lut d'un bout à l'autre et la lui rendit en disant : « J'aime mieux l'autre.

— L'autre ?... fit le clerc avec étonnement... mais vous ne l'avez pas encore lue...

— Ah!... répondit la spirituelle chanteuse en souriant gracieusement, c'est qu'il est impossible qu'elle ne soit pas meilleure que celle-ci. »

— Une découverte artistique des plus intéressantes vient d'être faite dans la cathédrale de Bourges. En réparant la chapelle de Sainte-Solange, on a remis au jour une magnifique peinture murale du quinzième siècle, représentant le Crucifiement. Un crédit de 1,000 francs, assure-t-on, a été accordé par M. le ministre des beaux-arts pour la restauration de ce beau spécimen de l'art religieux au moyen âge.

— Encore un livre de filles à l'horizon. La librairie Dentu mettra en vente, la semaine prochaine, un volume non signé et portant le titre : *Quand j'étais cocotte*.

— Les engagements pour la troupe des Italiens de cette saison sont à peu près terminés.

Le ténor Fraschini et sa charmante nièce, Mlle Vitali, sont engagés pour 10 représentations seulement.

La Grossi ne point fera partie de la troupe, mais une ancienne étoile, de retour de l'étranger, Emma La Grua, en sera peut-être.

Les autres engagements faits sont ceux de la Patti, de Mario, de Pancani (ténor nouveau), du baryton Delle Sedie et de Zucchini et Scalese (buffi).

— Mlle Ernestina Sarut Urban, la prima-ballerina, qui a dansé l'hiver dernier aux Italiens dans *Il Basilico*, *don Zephiro* et la *Fidenzata Valacca*, ballet de Saint-Léon, se trouve en ce moment à Paris, de retour d'une campagne du théâtre de Covent-Garden à Londres.

Elle est en pourparlers avec Vienne, Madrid et Paris pour cet hiver.

Espérons que M. Bagier saura retenir pour nous cette charmante danseuse.

— Ce soir, au nouveau théâtre Beaumarchais, première représentation de l'*Honneur de la maison*, drame en cinq actes, de Maurice Desvignes et feu Léon Battu, et du *Muet de Saint-Malo*, folie-vaudeville en un acte, de Varin et Desvergers.

Michel Mortjé.

OPÉRA-COMIQUE

Reprise de *Joseph*, de Méhul.

—

I

J'ai beau monter et descendre toute la gamme des nuances qui séparent la nuit du jour, l'obscurité de la lumière, je n'en trouve point qui peigne au juste l'effet produit par la musique de *Joseph* sur un homme dont les oreilles étaient encore assourdies du tintamarre habituel de l'Opéra-Comique. Il y a là toute la distance qui sépare le bruit de la musique, et il faut savoir gré à ce théâtre d'avoir réparé, par cette heureuse reprise, toutes les fautes qu'il a eu à se reprocher pendant la saison qui vient de s'écouler.

Aujourd'hui, placé entre une année musicale qui s'en va et une autre qui va bientôt commencer, que voyons-nous, en effet, si nous jetons un regard sur les derniers exploits de l'Opéra-Comique?

Le *Voyage en Chine*, un vaudeville qui restera toujours complétement étranger à la musique;

Fior d'Aliza, une fausse note arrachée au gracieux talent d'un aimable compositeur;

Zilda, une œuvre aussi dépourvue de caractère que de sexe;

La *Colombe*, erreur d'un musicien de talent, qui doit sa réputation à ses défauts autant qu'à ses qualités;

Et enfin,

José-Maria, sur lequel on connait notre opinion.

Voilà donc une saison musicale tout entière sans un seul petit acte pouvant se tenir sur ses pieds? Et que voulez-vous que fasse un théâtre, sinon de revenir au passé, quand le présent fait si complétement défaut?

« Place aux jeunes! » je le veux bien, à la condition, toutefois, que la vocation et le talent se mettent de la partie. Quand donc tant de musiciens manqués inscrivent impérieusement cette fameuse devise au frontispice de leurs partitions mortes en naissant, ne peut-on pas leur répondre : « Place aux œuvres qui vivent de l'éternelle jeunesse du génie! »

En effet, le nom de Méhul nous ramène volontiers passé, nous reporte vers cette grande époque de la Révolution, qui a tant fait en France pour l'art musical.

C'est de là que date « l'entrée de la musique dans la patrie (1); » c'est la Convention qui, en créant le Conservatoire, assura à l'art social par excellence « l'asile honorable et l'existence politique dont une ignorance barbare l'avait trop longtemps privé (2). » En ce temps-là, musique et musiciens avaient leur place dans toutes les manifestations nationales, dans toutes les fêtes de la liberté; Méhul chantait son *Chant du Départ*, la *Chanson de Roland*, et tant d'autres hymnes patriotiques.

II

Mais arrivons à *Joseph* et à ses moutons. Après avoir fait, il y a cinq ans, une courte station au Théâtre-Lyrique, le voilà qui reparaît à la salle Favart, qu'il avait déserté pendant quinze ans. Il serait médiocrement utile de nous arrêter au livret de cet opéra; tout le monde le connaît, tout le monde sait qu'il est ennuyeux.

C'est à peine si nous pouvons nous permettre de jeter en passant un regard fugitif sur une notice placée en

(1) Rapport du député Leclerc, au nom de la commission d'instruction publique, 3 frimaire an VII.
(2) Discours de Parrette à l'ouverture du Conservatoire, 1797.

tête de la première édition de la partition. L'auteur, l'académicien A. Duval, y déclare avec une adorable confiance qu'il a résolu un problème assez difficile, en donnant de l'intérêt à un sujet monotone; il se flatte même d'être parvenu à amener des situations fortes et intéressantes, en imaginant de faire un réprouvé de Siméon et un aveugle de Jacob. Quant à nous, ni la vertu de Joseph, ni la fureur de Siméon, ni la barbe blanche du père Jacob ne sauraient nous émouvoir. Le rôle du candide Benjamin lui-même n'est possible qu'autant qu'une jolie femme lui prête ses traits et son talent.

Le succès de cet opéra impossible n'est donc dû qu'à la musique, et bien que la création de Méhul ne soit pas aussi populaire qu'elle le mérite, elle est cependant assez connue pour que nous puissions nous dispenser d'en faire une appréciation approfondie. Contentons-nous d'exprimer le regret que le chef-d'œuvre de Méhul fasse de si rares et si courtes apparitions sur nos scènes lyriques, et risquons le vœu de le voir rester désormais au répertoire.

Pourquoi ne pas imiter à cet égard nos voisins d'outre-Rhin? Il est rare que les théâtres de Berlin, de Stuttgardt, de Hanovre, de Munich, etc., laissent passer une saison sans donner au moins quelques représentations de *Jacob et ses fils*, car c'est ainsi que le traducteur a baptisé l'œuvre de Méhul. Lorsque Weber fut appelé à Dresde pour former un opéra allemand — il n'y avait alors dans cette capitale qu'un opéra italien — il choisit pour opéra d'inauguration *Joseph*, et, dans des articles fort remarquables qui mériteraient d'être médités par nos musiciens, il appréciait dignement « la vérité achevée de l'expression biblique et la sobriété magistrale de l'instrumentation. » Il n'est pas sans intérêt d'enregistrer l'hommage rendu à notre compatriote par un grand génie musical, qui lui prouvait mieux encore son admiration en composant de délicieuses variations sur la romance de Joseph : *A peine au sortir de l'enfance*.

Ce culte des Allemands pour une création française se continue de nos jours. S'il a été reproché, et d'ailleurs avec raison, à l'œuvre de Méhul d'être un *oratorio* plutôt qu'un opéra, c'est en Allemagne, à Leipzig, que dernièrement on a essayé de l'enlever à la scène pour le mettre dans une salle de concert, en liant entre eux les différents morceaux de musique par des strophes récitées. L'essai n'a pas tout-à-fait réussi, et quoiqu'il y ait matière à discussion, je penche assez volontiers pour l'avis de Weber qui disait à propos d'une question semblable : « Quand on fait tant de musique de théâtre » à l'église, pourquoi ne ferait-on pas pour une fois un » peu de musique d'église au théâtre? »

III

Il est grand temps d'en venir à la brillante soirée de samedi passé et de rendre compte de la manière dont *Joseph* a été exécuté. Commençons par montrer du doigt les ombres du tableau, et cela nous permettra de mieux insister sur les parties lumineuses.

Or, tout d'abord, nous avons à relever une erreur des plus graves : le seul rôle dramatique de la pièce, celui de Siméon, a été confié à M. Ponchard! Assurément, cet intelligent comédien rend chaque jour d'excellents services à son théâtre, mais la routine ne saurait lui suffire pour transformer son talent du jour au lendemain, et derrière ces gestes effarés, ces grimaces plus ou moins tragiques, on voit malgré tout le Lorenzo de *Fra Diavolo* ou le Juliano du *Domino Noir*. Nous rendons justice aux efforts d'un artiste condamné à forcer son talent, mais nous avons le devoir de constater que le Siméon tel que le représente M. Ponchard n'est qu'une triste caricature. D'un autre côté, si le rôle est dramatique, il l'est de par la musique seulement, et pour interpréter ce sublime morceau d'ensemble : « *Non, l'Eternel que j'offense,* » pour rendre les âpres accents de la fureur et du désespoir, il faut, quoi qu'on en dise, avoir de la voix, et c'est justement ce qui manque à M. Ponchard.

Il faut encore être entouré d'artistes capables d'exécuter, comme il convient, un morceau d'ensemble de la valeur de celui que nous venons d'indiquer. Pourquoi alors choisir les neuf frères de Siméon parmi les rebuts de l'Opéra-Comique? Il serait malaisé de rendre avec moins d'assurance, moins de sonorité, moins d'ensemble enfin, le finale du premier acte et le morceau qui le précède. Ne parlons pas du jeu de ces comparses, car malgré moi il me fait songer à ce terrible drame de marionnettes « *Joseph vendu par ses frères* » qui jadis faisait les délices de mon enfance, et où une dizaine de pantins se heurtaient, se croisaient, s'entrechoquaient à ma vive satisfaction.

Ajouterons-nous que dans presque tous les ensembles l'exécution a été défectueuse, ce qui démontre à l'évidence que les répétitions n'ont pas été suffisamment soignées? Qu'il nous soit permis en outre de demander pourquoi le chœur : *Dieu d'Israël*, si simple, si grand, si facile à chanter, avait besoin d'être soutenu par le son nasillard d'un harmonium, quand Méhul l'a écrit *a capella*. Pour empêcher les choristes de détonner, n'était-ce pas assez des accords de cors et de trompettes ajoutés par Méhul? Les cors, c'est à peine si on les a entendus, et les trompettes, qu'en a-t-on fait? Moins cruel que le public, nous leur pardonnons d'avoir parfois trop prouvé leur présence par certains sons peu harmonieux.

Les principaux rôles de la pièce, ceux de Joseph, de Jacob et de Benjamin, se trouvent aujourd'hui entre les mains de MM. Capoul, Battaille et de Mlle Roze.

M. Capoul a depuis longtemps trouvé sa note, et nous craignons pour lui qu'il ne puisse s'en écarter jamais : c'est celle de l'amant phthisique et langoureux. Par malheur, rien ne convient moins au vertueux fils de Jacob. Aussi son air d'entrée a-t-il été mal compris par lui : avec une imprudente prodigalité et à la satisfaction du parterre, il y déploie tous ses effets habituels, sourires, larmes et sanglots. C'est ainsi que souvent le soldat dépense toutes ses munitions au commencement de la bataille. — Mieux vaut assurément la façon simple, naturelle et vraie dont il a dit la romance : « *A peine au sortir de l'enfance* » et les délicieuses strophes intercalées dans le cantique des jeunes filles au troisième acte.

Mlle Roze, suivant en cela l'exemple de tous les véritables artistes, a choisi le seul chemin qui mène à une réputation méritée — elle a travaillé assidûment. En effet, depuis ses débuts, chaque rôle confié à cette jeune chanteuse signale en elle un progrès. Hier, elle le prouvait dans le rôle de la reine du *Pré aux Clercs*; aujourd'hui, elle en donne une marque éclatante en prenant sur ses charmantes épaules le lourd héritage de Mlle Lefèvre. Nous n'avons pas vu Mlle Lefèvre dans ce rôle, nous ne pouvons donc établir de comparaison. A quoi bon, d'ailleurs, puisque le Benjamin d'aujourd'hui nous charme sous tous les rapports? Mlle Roze dit le poème avec une naïveté touchante et beaucoup de vérité d'expression, elle chante avec une gracieuse simplicité sa romance du deuxième acte, et avec une remarquable pureté de style et un rare respect pour les intentions du maître le duo du troisième acte. Ce duo exécuté par M. Battaille et Mlle Roze, a été la perle de la soirée; il a été bissé avec enthousiasme.

Il n'y a que des éloges à faire de M. Battaille; il s'est incarné, pour ainsi dire, dans le rôle de Jacob, et l'a magistralement interprété. Cet artiste nous a fait là une véritable surprise.

En résumé, malgré les côtés faibles que nous avons signalés, la soirée de samedi a été bonne pour l'Opéra-Comique. Plus le sujet du poème est ennuyeux, plus il faut savoir de gré à la musique de le faire oublier. Et vraiment, après tant d'insipides productions, il était temps et grand temps de pouvoir se consoler en écoutant de la bonne et vraie musique.

H. Vallier.

ÉCHOS DE PARIS

—

Malgré tout mon désir de prendre part aux émotions du 15 août, il m'a été impossible de pénétrer au milieu de la bagarre qui encombrait, vers huit heures du soir, les abords de la place de la Concorde.

Ecartant loin de moi, — et de la foule, — tout sentiment de dépit, je me demandais en m'acheminant lentement vers des lieux plus calmes, quelle satisfaction pouvaient trouver d'honnêtes et inoffensifs bourgeois à revoir chaque année les mêmes choses, les mêmes illuminations et la même balustrade égyptienne dont on décore l'obélisque, avec des artifices que quarante siècles contemplent.

∴

D'ordinaire, les vrais Parisiens participent peu à ces réjouissances officielles qu'ils abandonnent volontiers aux indigènes de Landernau ou de Castelnaudary, lesquels profitent, ces jours-là, des nombreux trains de plaisir à prix réduits pour venir, dans nos murs, faire leurs petites emplettes : *utile dulci*.

Les habitants de la grande cité s'en vont plus habituellement à la campagne, encaissés par douzaines, dans d'immenses tapissières qui les traînent, cahin caha, au trot de deux chevaux étiques vers Meudon, Orsay ou Fontenay-aux-Roses. Les calicots s'enfuient pédestrement, bravant la chaleur, et par bandes, dans la direction de Bougival et de Chatou, où ils se livrent à des agapes sur l'herbe, en compagnie de demoiselles de magasins à qui les ânes traditionnels font, pour un instant, oublier « les soucis du jeune âge. »

∴

Moi, loin de partir, je revenais à Paris. Emporté par l'express, je regardais les prés, les ruisseaux, les riants paysages de la Beauce disparaître comme par enchantement, et, dans quelques heures, j'allais revoir « *le ruisseau de la rue du Bac.* »

∴

J'étais donc en wagon et je n'avais pas de coin. A une station dont j'ignore le nom, un de mes voisins, plus fortuné que moi, descend un instant, laissant pour marquer sa place son pardessus.

Montent une dame et un monsieur.

Le monsieur s'empare d'un coin laissé libre; au même instant, la dame, sans autre forme de procès, accapare la place de mon voisin dont elle rejette le vêtement.

Au signal : *En wagon!* le voyageur remonte, redemande naturellement sa place; la dame refuse aigrement; tableau.

Un fonctionnaire survient et fait rendre la place.

Pendant tout le temps de cette petite scène, le monsieur d'en face n'avait cessé de grommeler entre ses dents.

— Malheureux de voyager avec des gens peu polis.... la galanterie française.... insolent!

— Ah ça! monsieur, à qui en avez-vous, fait mon voisin, faites-moi donc le plaisir de vous taire. Vous avez un coin, si vous trouvez que madame n'est pas bien placée près de vous, donnez-lui votre place.... mais laissez-moi tranquille.

— Oh! moi, reprend alors tranquillement le monsieur, c'est bien différent, madame est *ma femme*.

—

La *pègre* franca iseest humiliée.

Il s'est trouvé un Prussien du grand monde qui vient de donner à l'Europe étonnée une deuxième édition du collier de la reine, mais une édition revue, corrigée et perfectionnée, et considérablement simplifiée.

Et dire qu'il en était à son coup d'essai! — Qu'il n'en faisait pas son métier!

Jugez quelle force!

Vous avez lu partout le récit détaillé de son exploit, je ne le retracterai donc pas ici, mais il me semble que l'on n'a pas assez insisté sur le mérite de ce brillant artiste que l'émotion inséparable d'un premier début n'a pas atteint et qui est entré dans la carrière par un coup de maître.

Trois hurras pour ce général de la haute pègre.

∴

On dit que le monde des bagnes vient de voter à cet honorable praticien une paire de menottes d'honneur, avec ces mots en exergue :

« *A notre Dab de Prusse,*
» *Les Grinches de Paris, les Fanandels reconnaissants!* »

—

Puisque nous avons parlé du fusil à aiguille, disons bien vite qu'il est détrôné.

Le fusil Jarre a pris sa place.

On ne jure plus que par le fusil Jarre, qui tire cent coups et plus à la minute.

Ce n'est pas encore là pourtant le dernier mot de l'art de bien tuer les gens en bloc. — On parle d'une carabine à fulmi-coton qui brûle ses cent-cinquante cartouches à la minute, et d'un canon électrique à jet continu, qui laisse bien loin derrière lui toutes les armes dont on se servait jadis.

Avec ce canon on n'emploiera plus ni fusil Jarre, ni coton, ni poudre, ni caoutchouc, ni rien...

On poussera un bouton et le canon dégagera sur l'armée ennemie, et à jet continu, des flots d'électricité foudroyante qui détruiront cinq cent mille hommes à l'heure.

C'est le dernier mot du progrès; la civilisation satisfaite peut après cela se reposer.

—

Nous annonçons sous toutes réserves un bruit qui court depuis deux jours dans le monde des théâtres.

On assure que Mlle Schneider, pour complaire à un riche et vieux baron qui lui aurait offert sa main, son cœur et ses millions, serait sur le point de revendre ses diamants, son mobilier, et d'abandonner le théâtre... de ses exploits cascadeurs.

Encore une brebis qui rentrerait au bercail du pot au feu.

—

Depuis quelque temps, tout un quartier était en rumeur. Dans une certaine rue se trouve une certaine maison où habite un jeune littérateur très-connu par de nombreux succès, et qui d'ordinaire travaille avec Henri Meilhac.

De cette maison, à heures fixes, se faisait entendre des soupirs, des plaintes, des gémissements; les locataires se plaignirent.

On enfonça les portes, et l'on trouva Henri Meilhac attaché sur une chaise et devant lui une table munie de tout ce qu'il faut pour écrire.

∴

Je vous dirai que Meilhac, qui a le travail très facile, est le plus insaisissable personnage que Paris renferme dans ses murs.

On fait une pièce avec Meilhac, — je ne parle pas pour moi, je n'ai jamais eu cet honneur, mais je tiens ce fait d'amis qui m'ont fourni des preuves, — on fait une pièce avec Meilhac, on travaille une fois avec lui, pendant une demi-heure, et on le revoit deux ans après.

∴

L'ami de M. Meilhac, qui connaît les habitudes de son copin, est allé se loger sur la route que le spirituel Henri suit d'ordinaire pour se rendre au boulevart.

Vers dix heures du matin, Meilhac sort de chez lui, s'en va fumant son cigare, sans songer à mal et en rasant les maisons.

L'ami est embusqué derrière un coin, et, au moment où Meilhac passe, il lui saute à la gorge et de ses bras puissants l'emporte jusque chez lui.

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

L'AMI. — Ah! nous y voilà donc!

MEILHAC. — Ha! bien non, je t'en prie, pas ce matin, j'ai affaire.

L'AMI (se mettant devant la porte). — Tu ne sortiras pas.

MEILHAC. — C'est assommant, je te dis que j'ai affaire.

L'AMI (même jeu). — Tu ne sortiras pas.

MEILHAC. — Mais je te dis que la petite G*** m'attend.

L'AMI (qui a le trait facile). — Si elle t'attend, tu n'as pas besoin de te presser.

MEILHAC. — C'est assommant, je ne suis pas en train.

L'AMI. — Ça m'est égal.

MEILHAC. — Qu'est-ce que tu veux?

L'AMI. — Tu le sais bien. Nous en sommes restés à la scène XII, du deuxième acte de.... puis nous avons la VI[e] scène de.... à finir, puis nous avons la ronde de.... à terminer, le prologue de.... à écrire, les couplets de la petite chose à arranger, le libretto....

MEILHAC. — Assez. Pour l'amour de Dieu, assez.... laisse-moi tranquille; d'abord, je n'ai pas déjeuné.

L'AMI. — Je le savais. (Un coup de sonnette.)

Un domestique paraît.

L'AMI. — Déjeunons.

Meilhac mange avec appétit, mais regarde de temps en temps s'il peut s'échapper. Le déjeuner se termine.

MEILHAC. — Rien qu'un cigare.... je te prie.

L'AMI. — Pas le plus petit fumeron.

Il attache Meilhac sur sa chaise; ce dernier pousse des cris.

LE DOMESTIQUE (habitué à cet état de choses). — Monsieur Meilhac, vous feriez mieux de vous tenir tranquille et de vous faire une raison.

Meilhac se décide et dessine un bonhomme sur le papier.

Quand il a travaillé pendant une demi-heure, son ami lui demande :

— Veux-tu du café?

MEILHAC. — Oh! oui, et un cigare.

L'AMI. — Et la petite G***.

MEILHAC. — Puisqu'elle attend.

—

Voici une histoire dont je puis garantir l'authenticité — et certes, la dame qui en est l'héroïne ne pourra pas dire :

Mais, hélas! c'était un trompeur,
Celui qui sût toucher mon cœur! —

∴

Cécile, mettons Cécile (cela n'engage à rien) attendait Parabel, dans une petite maison près d'Asnières, trois lignes renfermaient ce bonheur; mais ces trois lignes mettaient le feu aux quatre coins de la page.

Mais...., pourquoi faut-il que dans toutes les choses heureuses la contre-partie, la mésaventure, le revers de la médaille suive de très près le bonheur promis, la bonne aventure, et le bon côté. Donc, il y a mais. — mais le chiffre qui indiquait l'heure du rendez-vous, était effacé.

∴

Notre amoureux se met le nerf optique à la torture et croit finir, avec le secours de son bon ange, par découvrir le chiffre 11.

Il prend le train rue Saint-Lazare. — A dix heures il passait sur le pont d'Anières et s'ennuyait pendant trois quarts d'heure. Enfin il se dirige par un sentier détourné vers le lieu désigné.

Il rêvait bouche souriante, sourire doré, baisers délirants, quand tout à coup au détour du chemin, une main vigoureuse vient s'abattre sur son épaule.

Phœbé permit à Parabel de reconnaître que cette main était emmanchée à un bras puissant qui lui-même appartenait à un *mosieu* barbu et moustachu, de l'aspect le moins réjouissant qu'il se put voir.

Le mosieu avait un révolver.

Parabel d'un ton poli hasarde une question timide.

— Mosieu pourrait-il être assez bon pour me dire...

— Vous le savez. — Suivez-moi.

L'adversaire parlait sur le mi grave.

— Mais monsieur, je suis attendu, j'ai une affaire pressée....

— Ça ne me regarde pas.

∴

L'être mystérieux traîne sa victime jusqu'à la maison où le malheureux jeune homme attendait son bonheur.

Il pousse une petite porte et conduit, ou plutôt porte son compagnon devant l'habitation.

Ici, Parabel commence à trembler de tous ses membres.

— Mon Dieu, monsieur, si nous devons commettre un assassinat, vous feriez mieux de me prévenir, je ne suis pas encore habitué...

— Voici, dit l'homme, toujours sur le *mi* bémol grave, ma femme est jolie, elle a donné rendez-vous à un godelureau dont je veux la mort : elle me trompe! Je veux les tuer tous les deux.

— Ah bah! fait Parabel. — Vous croyez que votre femme vous trompe? Moi, je répondrais de sa vertu.

— Vous êtes bien jeune, jeune homme!

Le mosieu avait tiré un second révolver. Dix coups!!!

∴

La main pousse la porte, tous deux arrivent devant le lit de la belle Cécile qui dormait d'un profond sommeil.

Le maître s'élance sur elle, l'embrasse, l'appelle : l'Ange, — puis, il reconduit Parabel en lui disant :

— Merci, monsieur, si je les avais trouvés ensemble, je les tuais, et j'invoquais votre témoignage en justice.

Parabel prétend qu'il s'est bien amusé, et il adore toujours Cécile.... de loin...

—

— Pourquoi le souvenir — d'avoir rendu un homme heureux, est-il toujours doux?

— Parce que c'est un bonheur *qu'on fit*.

Oh! !!

—

Un mosieu — (Calino m'embête) — rencontre un de ses amis sur le boulevart :

— Tu ne sais pas, ah! je suis bien heureux, — ma femme est accouchée, à six mois, après six mois de mariage.

— Et....

— Et la mère et l'enfant se portent bien!.... Je suis né coiffé...

—

On sait combien la loi anglaise, qui prescrit le repos du dimanche, est rigoureuse.

A ce sujet, on prétend qu'il est interdit, à Londres, de brasser de la bière le samedi dans la crainte qu'elle *ne travaille* le lendemain.

GEORGES PRADEL.

Le Rédacteur en chef, CASTAGNARY.

Les Annonces sont reçues chez MM. SCHMITZ et BULLIER Jeune, 10, Place de la Bourse, à Paris.

LE NAIN JAUNE

SE TROUVE EN PROVINCE DANS LES GARES CI-DESSOUS :

GARES.	DÉPARTEMENTS.	LIGNES.	GARES.	DÉPARTEMENTS.	LIGNES.	GARES.	DÉPARTEMENTS.	LIGNES.	GARES.	DÉPARTEMENTS.	LIGNES.
Angers	Maine-et-Loire	O	Clermont-Ferrand	Puy-de-Dôme	L.	Lyon-Vaise	Rhône	L.	Perpignan	Pyrénées-Orient.	M.
Angoulême	Charente	O.	Culoz	Ain	L.	Lyon-Brotteaux	Rhône	L.	Quimper	Finistère	O.-B.
Alençon	Orne	O.-N.	Chalons	Marne	E.	Lunéville	Meurthe	E.	Redon	Charente-Infér.	O.-B.
Abbeville	Somme	N.	Charleville	Ardennes	E.	Langon	Gironde	O.	Rochefort	Id.	O.-B.
Amiens	Somme	N.	Chaumont	Haute-Marne	E.	Mantes	Seine-et-Oise	O.-B.	Rennes	Ille-et-Vilaine	O.-B.
Arras	Pas-de-Calais	N.	Carcassonne	Aude	M.	Mezidon	Calvados	O.-N.	Rouen, R. D.	Seine-Inférieure	O.-N.
Aix	Bouch.-du-Rhône	L.	Cette	Hérault	M.	Macon	Saône-et-Loire	L.	Rouen, R. D.	d°	O.-N.
Ambérieux	Ain	L.	Chambéry	Savoie	L.	Marseille	Bouches-d-Rhône	L.	Roanne	Loire	L.
Auxonne	Côtes-d'Or	L.	Cherbourg	Manche	O.-N.	Montargis	Loiret	L.	Reims	Marne	N.
Avignon	Vaucluse	L.	Dreux	Eure-et-Loire	O.-B.	Montélimar	Drôme	L.	Saumur	Maine-et-Loire	O.
Agen	Lot-et-Garonne	M.	Douai	Nord	N.	Monterean	Seine-et-Marne	E.	Savenay	Loire-Inférieure	O.-B
Blois	Loir-et-Cher	O.	Dijon	Côte-d'Or	L.	Montpellier	Hérault	L.	Saint-Brieuc	Côtes-du-Nord	O.-B.
Bourges	Cher	O.	Dax	Landes	M.	Mouchard	Jura	L.	Saint-Lô	Manche	O.-N.
Brives-la-Gaillarde	Corrèze	O.	Etampes	Seine-et-Oise	O.	Moulins	Allier	O.	Saint-Malo.	Ille-et-Vilaine	O.-B.
Bernay	Eure	O.-N.	Evreux	Eure	O.-N.	Metz	Moselle	E.	Somain	Nord	N.
Boulogne-sur-Mer	Pas-de-Calais	N.	Eperney	Marne	E.	Mulhouse	Haut-Rhin	E.	Saint-Etienne	Loire	L.
Busigny	Nord	N.	Epinal	Vosges	E.	Marmande	Lot-et-Garonne	M.	Sarrebourg	Meurthe	E.
Bellegarde	Ain	L.	Feignies	Nord	N.	Moissac	Tarn-et-Garonne	M.	Saverne	Bas-Rhin	E.
Besançon	Doubs	L.	Frouard	Meurthe	E.	Montauban	Tarn-et-Garonne	M	Strasbourg	d°	E.
Bourg	Ain	L.	Grenoble	Isère	L.	Montrejau	Haute-Garonne	M.	Soissons	Aisne	N.
Belfort	Haut-Rhin	E.	Gray	Haute-Saône	E.	Morcena	Landes	M.	Tours	Indre-et-Loire	O.
Blesmes	Marne	E.	Genève	Suisse	L.	Nantes	Loire-Inférieure	O.-B.	Tergnier	Aisne	N.
Bagnère-de-Bigorre	Hautes-Pyrénées	M.	Hazebrouck	Nord	N.	Niort	Deux-Sèvres	O.	Tarascon	Bes-du-Rhône	L.
Bayonne	Basses-Pyrénées	M.	Handaye	Basses-Pyrénées	M.	Nevers	Nièvre	L.	Tonnerre	Yonne	L.
Béziers	Hérault	M.	Jeumont	Nord	N.	Nice	Alpes-Maritimes	L.	Toulon	Var	L.
Bordeaux	Gironde	O.	Libourne	Gironde	O.	Nimes	Gard	L.	Troyes	Aube	E.
Capdenac	Aveyron	O.	Limoges	Haute-Vienne	O.	Nancy	Meurthe	E.	Tonneins	Lot-et-Garonne	M.
Cénon-la-Bastide	Gironde	O.	Lorient	Morbihan	O.-B.	Narbonne	Aude	M.	Toulouse	Haute-Garonne	M.
Chateauroux	Indre	O.	Laval	Mayenne	O.-B.	Neufchatel	Suisse	L.	Saint-Michel-en-M.	Savoie	L.
Coutras	Gironde	O.	Le Havre	Seine-Inférieure	O.-N.	Orléans	Loiret	O.	Vannes	Morbihan	O.-B.
Caen	Calvados	O.-N.	Le Mans	Sarthe	O.-B.	Orange	Vaucluse	L.	Vierzon	Cher	O.
Chartres	Eure-et-Loire	O.-B.	Lisieux	Calvados	O.-N.	Périgueux	Dordogne	O.	Valence	Drôme	L.
Calais	Pas-de-Calais	N.	Lille	Nord	N.	Poitiers	Vienne	O.	Vienne	Isère	L.
Compiègne	Oise	N.	La Roche	Yonne	L.	Pontoise	Seine-et-Oise	N.	Vesoul	Haute-Saône	E.
Creil	Oise	N.	Lons-le-Saulnier	Jura	L.	Port-d'Atelier	Haute-Saône	E.	Vichy	Allier.	L.
Cannes	Alpes-Maritimes	L.	Lyon-Perrache	Rhône	L.	Pau	Basses-Pyrénées	M.			

Les différentes lignes de chemins de fer sont indiquées par les initiales suivantes : N. (Nord), L. (Lyon), E. (Est), O.-N. (Ouest-Normandie), O.-B. (Ouest-Bretagne), O. (Orléans), M. (Midi)

Paris. — Imprimerie de CHARLES SCHILLER, 10, rue du Faubourg Montmartre.